

HAZEBROUCQ, décédé à Roubaix, le 17 juin 1876, à l'âge de 24 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obituaire anniversaire sera célébré en l'église de Watroules, le mardi 19 juin 1877, à 10 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Agathon-Joseph WATTEAU, veuf de Dame Adèle MAZURE, décédé à Watroules, le 7 mars 1875, à l'âge de 85 ans.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obituaire anniversaire sera célébré en l'église paroissiale de Saint-Martin, à Roubaix, le mardi 19 juin 1877, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Dame Zénoïde GATEAUX, veuve de Monsieur Pierre-STURBAUT, décédé à Roubaix, le 22 mai 1877, dans sa 73^e année. — La Confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fera célébrer un obituaire le même jour, à 7 heures, en l'église Notre-Dame. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obituaire anniversaire sera célébré en l'église du Sacré-Cœur, à Roubaix, le lundi 18 juin 1877, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur Auguste WANIN, décédé le 9 juin 1876, à l'âge de 75 ans, et de Dame Albertine DELBESQUE, son épouse, décédée le 22 juin 1872, à l'âge de 73 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obituaire anniversaire sera célébré au Maître-Antel de l'église paroissiale de Saint-Sépulchre, à Roubaix, le mardi 19 juin 1877, à 10 heures, pour le repos des âmes de Monsieur Henri-Joseph GARDIN, époux de Dame Adèle WATTEAU, décédé à Roubaix, le 1^{er} mai 1872, à l'âge de 37 ans et 5 mois, et de Monsieur Louis WATTEAU, époux de Dame Zélie TIERS, décédé à Roubaix, le 25 mars 1860, à l'âge de 36 ans et 10 mois. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obituaire anniversaire sera célébré en l'église Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 18 juin, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis CHOMBAR, époux de Monsieur Louis THOMAS, décédé à Roubaix, le 7 juin 1873, à l'âge de 61 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obituaire anniversaire sera célébré en l'église de Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 18 juin, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis THOMAS, époux de Monsieur Louis THOMAS, décédé à Roubaix, le 7 juin 1873, à l'âge de 61 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obituaire anniversaire sera célébré en l'église de Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 18 juin, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis THOMAS, époux de Monsieur Louis THOMAS, décédé à Roubaix, le 7 juin 1873, à l'âge de 61 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

— UNE DÉCOUVERTE INTÉRESSANTE. — On écrit de Neuchâtel à la Gazette de Lausanne :

M. le professeur E. Desor a lu dernièrement à la société des sciences naturelles de Neuchâtel, une note sur l'une des plus riches découvertes archéologiques qui aient été faites dans les dernières années. M. l'ingénieur Zannoni faisant creuser une tranchée dans la ville de Bologno même, rencontra, à deux pieds sous terre, une énorme amphore en terre cuite, de 1 m. 40 de hauteur et de 1 m. 20 de diamètre ; c'est évidemment un de ces vases qu'on appelle des *Silos* dans le midi de la France et en Algérie, et qui servent de greniers et de magasins de provisions, mais au lieu de contenir des blés ou des olives, cesilo était rempli par un nombre considérable d'outils, d'armes, d'objets de parure, tous en bronze ; il y en avait plus de quatorze mille échantillons.

Pour donner une idée de la richesse de ce trésor, disons qu'on a compté 2077 haches de types divers, 2407 fibules, 275 pointes de lance, une cinquantaine de faucilles, une soixantaine de mors de chevaux, etc. ; puis des moules à fonder le métal soit en terre soit en bronze, des culots, des débris d'armes, indiquant l'industrie du fondeur.

« A quelle date faut-il rapporter l'enfouissement de ce trésor ? D'après les indications de M. Desor, il appartient évidemment à ce que nous appelons en Suisse le bel âge de bronze ; il était contemporain, au point de vue archéologique, de nos stations lacustres de Morgues, Thames, Auvier ou Morigen.

« Qu'était-ce trésor ? Il semble résulter des faits de la trouvaille que c'était le fond de magasin d'un fondeur ou marchand de bronze qui, au moment d'une invasion, a mis ses richesses en sûreté, tué ou emmené prisonnier par l'ennemi, il n'a pu revenir déterrer cet immense et prodigieux amas de bronze, qui a été ainsi sauvé pour la plus grande joie des archéologues du XIX^e siècle.

« Ajoutons encore que toutes ces pièces sont dans le plus bel état de conservation, recouvertes qu'elles sont de la superbe couleur verte qui enrichit à un aussi haut degré les bronzes enfouis dans le sol. »

VARIÉTÉS

Les Courses.

Le moment est excellent pour entretenir un instant nos lecteurs des courses de chevaux.

La matière est bien choisie. Si les hippodromes de Paris vont se trouver jusqu'à l'automne prochain abandonnés ; en revanche, nous allons rencontrer maintenant, sur ceux de province, tous les sportsmen qui ont conquis un nom, une célébrité sur le turf.

Notre causerie est donc d'actualité, et nous n'avons pas besoin, pour la justifier, de chercher des excuses et d'employer des circonlocutions.

Les courses de chevaux datent de loin. Elles étaient en honneur chez les peuples anciens.

On courait à Athènes et à Rome. On courait en Numidie et en Germanie. Mais les courses de chevaux se faisaient alors sans selle et sans étriers, et sur des hippodromes longs de quatre stades environ.

Chez les modernes, ce sont les Anglais qui, les premiers, ont remis en honneur les courses de chevaux.

Mais comme, en toute chose, nos voisins ont l'esprit pratique, ils le firent, tout d'abord, plutôt dans le but d'améliorer la race chevaline que de déployer le talent des lutteurs.

Aujourd'hui l'éducation des chevaux de course et celle des jockeys est devenu un art aussi difficile que coûteux.

C'est l'Angleterre qui nous a inspiré la passion que nous possédons actuellement pour les courses de chevaux.

Les premières qui furent données en France eurent lieu vers 1775, dans la plaine des Sablons.

Le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur à Paris de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, nous a conservé la relation d'une des courses dans une

lettre qu'il écrivait à son auguste matresse :

« Quelques jeunes gens, dit-il, ont imaginé cette nouveauté à l'imitation de ce qui se fait en Angleterre. Une foule de monde s'était rendue à ce même spectacle. La reine y est venue avec Monsieur, Madame et le comte d'Artois.

« Quoiqu'il n'y eût rien à redire à cet objet de promenade, elle ne fut point accueillie avec les applaudissements et marques de joie accoutumés. »

Le vainqueur de la course dont nous parlons fut le duc de Lauzun.

Cependant la Cour s'était passionnée presque immédiatement pour cet amusement hippique et pour cette importation anglaise.

Il y eut dès lors plusieurs courses par semaine, quoique Louis XVI goûtât peu ce genre de spectacle à laquelle la Reine prenait un plaisir extrême.

Le même Mercy-Argenteau que nous citions tout à l'heure ait loin d'approuver cet engouement de Marie-Antoinette. La présence de la jeune souveraine à ces courses, où elle était exposée à certaines promiscuités, lui paraissait fort peu convenable et même assez dangereuse.

Il a dépeint vivement, avec des détails qui donnent à sa description la valeur d'un petit tableau d'histoire, l'aspect de la tribune royale pendant les courses.

« Je m'y rendis en voiture et habillé en habit de ville, écrit-il, je montai au pavillon, où je trouvai une grande table couverte d'une simple collation qui était comme au pillage d'une troupe de jeunes gens indignement vêtus, faisant une cohue et un bruit à ne pas s'entendre ; et au milieu de cette foule était la reine, Madame, Mme d'Artois, Mme Elisabeth, Monsieur et M. le comte d'Artois, lequel dernier courait de haut en bas, parlant, se désolant quand il perdait et se levant à des joies pitoyables quand il gagnait, s'élançant dans la foule du peuple pour aller encourager ses postillons ou jaquets (jockeys) et présentant à la reine celui qui lui avait gagné une course.

« J'avais le cœur très-serré de voir ce spectacle, et plus encore en observant la contenance gênée et ennuyée de Monsieur, de Madame, de Mme d'Artois et de Mme Elisabeth. Il faut convenir, cependant, qu'au milieu de ce péle-mêle la reine, se portant partout, parlant à tout le monde, conservait un air de grâce et de grandeur qui diminuait en partie l'inconvénient du moment ; mais le peuple, qui ne pouvait apercevoir cette nuance, ne voyait qu'une familiarité dangereuse à laisser soupçonner dans ce pays-ci. »

Louis XVI, nous l'avons déjà dit, n'avait aucun goût pour les courses, mais il ne savait pas résister à la reine. Marie-Antoinette finit par l'entraîner à la fameuse réunion du 13 novembre 1776.

Il ne s'agissait de rien moins que d'une lutte à outrance entre deux princes du sang, les sportsmen les plus acharnés du royaume, — le comte d'Artois et le duc de Chartres, — et des débutants en France d'un pur-sang anglais, *King Pèpín*, dont on disait merveille, et que le frère du roi s'était chargé de produire. *King-Pèpín* fut honteusement battu et fit perdre des sommes énormes à ses partisans.

Car ce n'est pas d'aujourd'hui que les paris sont de mode aux courses. Il est vrai qu'en 1775 les agences des poules n'étaient pas encore instituées, mais les paris s'engageaient déjà nombreux, incessants, et si nous devons en croire les historiens du temps, les plus gros d'aujourd'hui paraîtraient bien mequins à côté de ceux qui se faisaient couramment alors dans l'entourage de la reine.

Louis XVI, indigné de cet état de chose, s'en vint un jour à l'original pour exprimer la noblesse française de se ruiner ainsi... à l'anglaise.

Madame de Genlis nous signale ce moyen dans ses Mémoires :

« A la dernière course de chevaux, raconte-t-elle, M. de X... a perdu 1000 louis. Le roi a parié un petit écu ; c'est un leçon bien douce et bien bon

goût sur l'extravagance des paris. La leçon fut perdue, quoiqu'elle eût été renouvelée plusieurs fois ; les grands seigneurs continuèrent à se ruiner. Louis XVI était un roi bonhomme qui avait peu d'influence sur sa cour. »

La Révolution ne favorisa guère les courses de chevaux.

Napoléon I^{er} les réorganisa en 1807. Sous Louis-Philippe, elles reprirent un nouvel essor.

Les réunions hippiques avaient alors lieu au Champ-de-Mars, à l'ontainebleau, à la Croix-de-Berny, etc.

Mais la grande faveur des courses à Paris ne date guère que de 1850.

C'était la belle époque à ce moment. C'était le temps où M. Aumont triomphait sur l'arène poudeuse avec son jockey anglais Spreout et un cheval qui avait nommé *Royal quand-même*, ce qui était fort hardi au commencement de l'empire.

C'était le temps des succès d'Isabelle la bouquetière, des victoires du marquis de Lagrange, de MM. de Saint-Germain et de Grammont-Caderousse.

Alors on voyait Charles-Lafitte se promener en souriant sur le turf, vêtu d'une blouse de toile grise qu'il portait avec une rare élégance, coiffé d'un chapeau gris relevé en arrière, et ombragé de son ombrelle de toile doublée de satinette bleu.

Hélas ! cette époque est passée depuis longtemps déjà. Les *book makers* seuls nous restent à présent, et ce n'est pas une compensation suffisante. Les *turfistes* ont perdu tout leur chic.

On ne sait plus vivre, on ne sait plus courir aujourd'hui.

Quelques petits, quelques gros scandales d'écurie ont achevé d'enlever au sport ce qu'il pouvait avoir de bon ton.

« On sait très-bien, dit un de nos confrères, qu'il existe maintenant une profession très-lucrative, qui consiste à avoir des chevaux de course, à parier contre eux, et à les faire perdre la course, ce qui est toujours facile, à moins d'une mauvaise chance bien obstinée.

« On en est arrivé à ne plus parier sur la valeur même des chevaux, mais sur le plus ou moins d'intérêt qu'ont leur propriétaire, leur entraîneur ou leur jockey à les faire bien courir dans telle ou telle occasion. »

C'est un fait trop réel.

Les courses pour certains gens, sont une source de produits abondants.

Pour les jockeys notamment qui, certainement, gagnent bien plus que les propriétaires.

Nous lisons ces jours derniers dans un journal anglais l'entrefilet suivant :

« Sail-on ce qui a gagné dans l'année 1876 le principal des jockeys anglais, Fréd. Archer, lequel, par parenthèse, n'a que dix-huit ans ? La bagatelle, en *honoraires*, gratifications et cadeaux, de 8,740 livres sterling (218,000 fr.), c'est-à-dire plus que ce Mylord Beaconsfield ne reçoit pour conduire le « char de l'Etat » comme premier ministre de S. M. Victoria.

« Le jockey qui, en 1876, a gagné le plus de courses et le plus d'argent après Fréd. Archer, a reçu 1,100 livres sterling (27,500 fr.) pour trois cent sept courses, dans soixante-quinze desquelles il est arrivé premier au poteau. Si nous ajoutons un millier de livres sterling (25,000 fr.) de gratification pour avoir gagné le Cambridgehire et les cadeaux, son revenu pour 1876 a probablement dépassé 3,000 livres sterling (75,000 fr.). »

Comme on le voit, le métier de jockey a du bou ; mais il a aussi ses risques et ses fatigues que tout le monde connaît et est en mesure d'apprécier.

La composition de notre Jockey-Club français est connue ; mais peu de personnes connaissent celle du Jockey-Club anglais.

Il n'est pas sans intérêt de la donner ici.

La société anglaise ne comprend que 98 membres :

Deux souverains — le roi de Belgique et de Hollande ;

Les héritiers de trois couronnes — le prince de Galles, le carswitch et le prince d'Orange ;

des « iens, il dominait son émotion et restait un chef.

Lorsque les traits du cavalier furent distincts, des voix de jeunes filles s'écrièrent :

« C'est Belle-Enchantée ! »

C'était bien lui, venant au galop de charge ; il semblait qu'il allait fouler aux pieds ceux qui se trouvaient devant son élan ; mais avec une habileté qu'admira cette multitude de cavaliers, il rompit brusquement la course de son cheval, le fit plier tremblant sur les jarrets, l'arrêta à deux pas du grand-sacchém et il tendit à celui-ci, d'une main vigoureuse, le précieux fardeau qu'il portait.

Un cri s'éleva.

« Vit-elle ? »

Et lui, d'un signe, fit comprendre qu'il l'ignorait ; la foule se recueillit.

Cinq princes du sang — les ducs d'Edimbourg, de Connaught, de Cambridge, le prince Christian de Sleswig-Holstein et le grand-duc Wladimir de Russie ;

Le président et les trois commissaires du Jockey-Club français ;

Le comte Frédéric de Lagrange et M. Lupin sont membres honoraires ;

Les autres membres sont :

Les six ducs de Beaufort, Hamilton, Richmond, Rutland, Saint-Albans et Westminster ;

Cinq marquis : Aylesbury, Anglesey, Drogheda, Exeter et Hartington ;

Vingt comtes : Aylesford, Bradford, Cawdor, Charlemont, Cork, Coventry, Durham, Eglington, Feversham, Fitzwilliam, Hardwick, Portsmouth, Rosebery, Rosythen, Stamford, Stradbroke, Strafford, Wiltou et Zetland ;

Cinq vicomtes : Dupplin, Falmouth, Folkestone, Lascelles et Saint-Vincent ;

Cinq barons : Alington, Caltorpe, Dorchester, Henry Lennox, Rendlesham et Vivian ;

Eufin, trente et un gentilshommes non titrés, dont les plus connus sont : l'amiral Rous, M. Chaplin et M. Bowes, qui habite Paris depuis plus de trente ans.

Nous entendons souvent parler du ridicule et des inconvénients des courses.

Naguère, nous avions été le premier nous-même à les blâmer et à médire d'elles, car nous sommes persuadé qu'elles ne contribuent en rien à l'amélioration de l'espèce chevaline, ainsi qu'on voudrait bien nous le faire croire, mais nous ne pouvons cependant, après mûre réflexion, nous montrer trop leur détracteur.

Les courses ont cela de bon qu'elles mettent, de mille manières, beaucoup d'argent en mouvement.

C'est une excellente chose surtout par le temps qui court.

JULES POULLAILLER.

SEPTIÈME HEURE

Paris, dimanche, 8 h. 50 m. du matin.

Hier soir, grande animation, mais tranquillité parfaite dans Paris.

Les journaux républicains et radicaux du matin louent le discours de M. Gambetta dont ils approuvent unanimement les idées. Ils expriment leur confiance dans les institutions républicaines et le résultat final des élections.

Plusieurs se réjouissent de la parole soit à la France.

Ils commentent avec vivacité les incidents de la séance de la Chambre.

Le *Journal des Débats* croit que le gouvernement donne au Sénat un rôle ingrat, en le chargeant en partie de la responsabilité de la dissolution.

Les journaux conservateurs approuvent beaucoup la promptitude d'action du gouvernement.

Le *Constitutionnel* dit que M. de Fourtou a posé nettement la situation, en montrant que la France n'est pas radicale, qu'elle ne peut être représentée par une majorité radicale.

L'*Officiel* n'a pas encore paru.

BULLETIN FINANCIER

On nous écrit de Paris, le 16 juin 1877 :

Le marché au comptant ne présente aucune animation. Les valeurs grecques n'ont acheté que 2,000 fr. de 3 0/0 et 30,000 fr. de 5 0/0 et les escomptes chautment.

Les fonds anglais viennent sans changements.

La spéculation escomptant un fait inconnu n'en enlève pas moins brusquement les cours de nos rentes et de la plupart des valeurs.

La liquidation de quinzaine s'est faite dans les plus brillantes conditions ; sur quelques valeurs comme le Crédit mobilier espagnol et le 5 0/0 Italien, il y a eu une véritable explosion de hausse.

Inutile de dire que les reports ont été nuls sur toutes les valeurs et que sur quelques-unes il y a eu du départ.

Le 3 0/0 coté au début à 69,40, coupon de 75 c. détaché, s'est élevé jusqu'à 69,55 et à fin à 69,40 en hausse de 30 c.

Le 5 0/0 clôture à 104,95 après 105,10.

Le 5 0/0 Italien sur lequel on a coté un léger départ a repris le cours de 70.

Le 5 0/0 Turc et le 5 0/0 Russe sont restés en dehors du mouvement de hausse.

Les honneurs de la journée ont été pour le Crédit mobilier espagnol au comptant, il s'est élevé jusqu'à 470.

On a fait monter en même temps mais moins vivement, les chemins Autrichiens et le Nord de l'Espagne.

Le Crédit Foncier de France a gagné une 2^e de francs au comptant.

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements

Placements